

L'EXPOSITION DE PARIS

DE 1889

Prix du numéro : 50 centimes.
40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.
Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.

Journal hebdomadaire. — 16 Novembre 1889.
N° 53
BUREAUX : 8, RUE SAINT-JOSEPH. — PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.
40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.
Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.

EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DU TRAVAIL



LE PUBLIC DEVANT LES RECONSTITUTIONS DE MM. PERROT ET COLLIGNON.

EXPOSITION
RÉTROSPECTIVE DU TRAVAIL
ET DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES

Atelier de potier athénien. — Boutique de potier gallo-romain.

Préoccupés jusqu'à présent de donner les vues d'ensemble du Champ de Mars et de l'Esplanade, voulant surtout reproduire les palais, les principales galeries et les pavillons les plus pittoresques, nous n'avons pu aborder la description détaillée des diverses expositions. Parmi celles-ci, il en est une qui, par son éclat et l'intérêt qu'elle offre, mérite, entre toutes, d'être signalée à l'attention de nos lecteurs. Nous voulons parler de l'*Exposition rétrospective du travail et des sciences anthropologiques*.

Nous ne pouvons prétendre donner toutes les merveilles de ces collections, dont le catalogue seul nécessite plusieurs volumes, qui prochainement vont être mis en vente, mais nous nous efforcerons de reproduire les plus curieuses *restitutions* que comprend cette exposition.

Tout d'abord, quelques renseignements sur le but poursuivi par l'administration supérieure de l'Exposition; nous les empruntons au compte rendu d'une conférence que faisait M. Georges Berger dès 1887.

Le directeur général de l'Exposition a pensé qu'il convenait de renoncer, en 1889, aux expositions rétrospectives ne comprenant absolument que des objets d'art proprement dits. Les collections ne se sont guère augmentées depuis 1878; les collectionneurs sont fatigués de prêter. Il s'est demandé s'il ne serait pas intéressant de tracer chronologiquement l'histoire rétrospective du travail, c'est-à-dire de présenter au public des collections d'objets très authentiques retrouvés, ou des dessins et des documents graphiques, bien classés, qui feraient apprécier la filiation par laquelle les arts et métiers sont arrivés, depuis les temps les plus reculés, à l'outillage si perfectionné de l'époque actuelle.

M. Berger a joint à cette exposition une section des sciences anthropologiques qui en est comme le préambule.

« Nous ferions, disait-il, considérer, par la craniologie, le crâne humain comme le premier laboratoire de l'esprit d'invention, et le squelette comme la première machine articulée mise au service du cerveau humain. Puis nous traverserions les âges successifs qu'on a dénommés l'âge de la pierre, l'âge du fer, l'âge du bronze, et nous nous trainerions à travers le moyen âge pour arriver à 1789. C'est

de là que nous ferions véritablement dater l'histoire rétrospective du travail. »

Il ajoutait que « l'objectif poursuivi était plutôt une histoire du travail que des objets produits, une histoire des instruments, de leurs transformations, de leurs perfectionnements; qu'il conviendrait, dès lors, de montrer l'outil et, à côté, le produit de cet outil; mais qu'il faudrait tracer cette histoire dans ses grandes lignes et non dans ses nuances intermédiaires, qu'il faudrait procéder par bonds ».

Comme on le voit par cet exposé, le programme était vaste. Pour en faciliter l'exécution, on a divisé l'Exposition en cinq grandes sections :

- I. — Sections anthropologiques et ethnographiques;
- II. — Arts libéraux;
- III. — Arts et métiers;
- IV. — Moyens de transport;
- V. — Arts militaires.

La Commission supérieure d'organisation a été présidée par M. Jules Simon; l'amiral Jurien de la Gravière et M. de Quatrefages de Bréan en étaient vice-présidents. Les cinq sections ont pour présidents : MM. de Rozière, Hervé-Faye, le colonel Laussédât, Picard et l'amiral Cloué, et pour mener à bien cette gigantesque entreprise, l'on a fait appel à tout ce que la France compte d'hommes éminents parmi les ingénieurs, les savants, les artistes, les collectionneurs.

Dans l'une de ses réunions, la Commission supérieure avait dit : « Il s'agit moins d'instruire les savants que d'émerveiller les profanes; le visiteur ne vient pas pour faire de la science : il cherche surtout à se distraire, tout en ne dédaignant pas de s'instruire en s'amusant. » Et M. de Quatrefages ajoutait : « Il faut faire une exposition pittoresque. »

Cette exposition est aussi réussie que possible, à la fois instructive et amusante. Le public prend un plaisir extrême à visiter ces moulages, ces instruments, ces outils de toutes les époques, ces scènes préhistoriques, ces ateliers avec personnages, ces boutiques, ces laboratoires, ces modèles et ces appareils.

Dans la section I, c'est le campement des Samoyèdes, les nègres travaillant le fer, les ateliers de fabrication des silex, taillés ou polis, l'atelier de fabrication de cloisonnés chinois à toutes les phases du travail, et l'atelier des fileuses et tisseuses égyptiennes. Dans la section II, on voit le laboratoire de l'alchimiste et celui du chimiste moderne, puis les outils de la reliure, les types de papiers et de livres,

de journaux, d'affiches et d'images, les instruments de musique, et enfin une exposition des plus curieuses de maquettes de décors, de costumes, de masques. On a réuni dans la section III tout ce qui peut intéresser l'ingénieur, le métallurgiste, le verrier, l'électricien, l'agriculteur, le photographe, etc.; et dans la section IV, voici des spécimens de tous les ouvrages d'art concernant les ponts, les barrages, les écluses, les ports, les rades; voici des types de véhicules employés pour le transport maritime, depuis les trirèmes jusqu'aux cuirassés à vapeur, des modèles de voitures, depuis le chariot antique jusqu'aux tramways; et cette exposition est complétée par l'histoire de l'aérostation, avec les premiers ballons et les aérostats dirigeables.

L'exposition militaire, que comprend la section V, est installée dans le palais du Ministère de la Guerre, à l'Esplanade des Invalides; nous en avons parlé dans l'un de nos précédents numéros.

Les quatre premières sections sont réunies dans un pavillon, qui est placé à l'intérieur du Palais des Arts libéraux. Ce pavillon se compose de portiques élégants qui circonscrivent quatre tours carrées, à ciel ouvert. Sous le dôme du palais, les portiques s'enroulent pour former une cour circulaire qui épouse la forme du dôme. Des escaliers conduisent à la plateforme du premier étage, où se trouvent également exposées des collections.

Nous donnons aujourd'hui une intéressante restitution : l'atelier d'un potier athénien au v^e siècle avant notre ère. Cet atelier a été composé par MM. Perrot et Collignon, d'après des peintures trouvées sur des vases antiques; c'est une très fidèle reproduction, avec ses murs à fresques, ses colonnes grecques, ses peintures et son mobilier. Plusieurs personnages de cire, en costumes du temps, se livrent à diverses occupations : l'un chauffe le four où vont être cuites les poteries; l'autre tourne des vases aux formes les plus variées; une femme est occupée à fixer les anses d'une amphore; un artiste décore ces pièces de dessins et de peintures. Cet intérieur est très vivant.

Près de là, une boutique de potier gallo-romain a été restituée d'après des bas-reliefs du temps et en particulier d'après ceux de Sens et de Lillebonne. Une dame fort élégante, dans sa robe bleue et blanche brodée d'argent, est venue faire quelques emplettes; elle est assise dans la boutique et le marchand fait l'article, en lui présentant des vases, des pots, des coupes qui sont en montre sur une sorte d'étagère.

LE PAVILLON ESPAGNOL DES PRODUITS ALIMENTAIRES

(Vue de la façade sur la Seine)

Nous avons déjà parcouru¹ les diverses salles du pavillon monumental où l'Espagne a exposé, à l'Esplanade des Invalides, ses vins et ses produits alimentaires. Dans notre dernier numéro nous publions une vue de la belle façade de cet édifice, qui regarde la Seine.

Vu du fleuve, cet édifice rappelle les plus beaux monuments historiques de la Nouvelle-Castille. Deux tours carrées, flanquées d'élégantes colonnettes et surmontées de gracieux clochetons, s'élèvent aux extrémités d'un vaste bâtiment en briques rouges et jaunes, dont les bandes horizontales alternées rappellent le pavillon espagnol. Une construction plus massive et plus fière, en briques rouges, rompt la monotonie de ce bâtiment, percé de dix fenêtres ogivales et le divise en deux parties égales.

Tandis que dans la partie inférieure de la façade, s'ouvre une file ininterrompue de croisillons, surmontés de faïences multicolores, — de délicates sculptures, véritables merveilles artistiques, couronnent la toiture. Les colonnettes des tours encadrent de magnifiques faïences, où des artistes d'élite ont reproduit des sujets héroïques et représenté des cavaliers gigantesques, montés sur un des chevaux fougueux, ou des grands seigneurs debout, déployant des étendards et brandissant la fameuse « lame de Tolède ».

La partie centrale de ce palais, — car c'est plutôt un palais qu'un pavillon, — est un souvenir de l'ancienne *Puerta del Sol* (porte du Soleil), construction arabe digne de servir d'entrée à une cité comme Tolède, et qui fournirait, à elle seule et sans qu'il fût besoin d'y changer le moindre détail, le sujet d'un magnifique décor : c'est un des plus beaux spécimens du style muzarabe.

Faut-il rappeler que l'on donnait le nom de Muzarabes ou Mozarabes aux chrétiens qui, après la conquête, vécurent sous la domination musulmane et qui suivirent le rite en usage du temps des rois goths ? De là vinrent les chapelles mozarabes, dont l'architecture particulière fut fort appréciée.

Parmi les plus curieux édifices mauresques de Tolède figurent aussi le *Salon de Mesa* (salle à manger) et le *Taller del Moro* (l'atelier du Maure), qui appartiennent au style architectural appelé en Espagne « *mudejar* ». Au moyen âge, et surtout aux *xiv^e* et *xv^e* siècles, on employa dans la Castille, l'Aragon et d'autres provinces des *alarifes* (architectes) mores, soumis à la domination chrétienne et auxquels on donna le nom de *Mudejares*, — c'est-à-dire Maures vassaux de chrétien, — comme on avait donné le nom de Muzarabes aux chrétiens vassaux des Arabes. Souvent, lorsqu'ils étaient employés comme architectes ou sculpteurs ornementalistes, les alarifes mudejares travaillaient, soit à des constructions neuves, soit à des monuments qu'ils réparaient, sans rien changer à leur style habituel. Ce mélange de l'architecture chrétienne et de l'architecture moresque produisit un nouveau style, que les alarifes employèrent en l'appropriant aux traditions et aux habitudes chrétiennes.

Ce style, employé dans la péninsule beaucoup plus tard qu'on ne pense généralement, se

retrouve dans la plupart des édifices, auxquels M. Mélida a emprunté les détails de la principale façade du pavillon espagnol.

Cet architecte de talent n'avait, d'ailleurs, que l'embarras du choix. Chaque promenade dans les rues étroites et enchevêtrées de Tolède réserve au curieux des découvertes et des surprises nouvelles : tantôt une ruine ou une inscription arabe, tantôt un écusson ou un fragment de sculpture gothique, tantôt une porte du moyen âge, garnie d'énormes clous de fer et ressemblant au bouclier de quelque géant des romans de chevalerie. Toutes ces réminiscences se retrouvent sur la façade intérieure et dans le portail massif qui s'ouvre au haut de l'escalier.

La partie centrale de la façade sur la Seine rappelle aussi la *Puerta de Visagra* (porte de la charnière ou du gond), une des plus pittoresques de Tolède. Une inscription latine, placée au sommet de la voûte, apprend qu'elle fut bâtie en 1550, par ordre de Charles-Quint. Au-dessus de l'entrée sont sculptées dans la pierre les armes d'Espagne, accompagnées d'un aigle gigantesque aux ailes déployées, symbole adopté par la ville de Tolède depuis le *xiii^e* siècle. On l'attribue à Berruguete et elle n'est pas indigne d'un des plus grands sculpteurs espagnols de la Renaissance.

Tous les guerriers figurés sur les écussons de céramique qui décorent les tourelles, sont armés, comme nous l'avons dit, d'une de ces longues *espadas toledanas*, dont la renommée s'étendait dans le monde entier, et dont l'acier provenait d'une mine de fer située à une lieue de Mondragon, dans les provinces basques : témoins ces vers d'un poète espagnol :

*Vencedora espada,
De Mondragon tus aceros,
Y en Toledo templada.*

« Victorieuse épée, — de Mondragon est ton acier, — et à Tolède tu fus frappée. »

Donnons, en passant, un souvenir au plus ancien espadero toledan connu, Julian, — surnommé *le More*, parce qu'il était de Grenade, où il travaillait, vers la fin du *xv^e* siècle, pour le roi Boabdil. C'est peut-être lui qui fabriqua les lames qu'agitent fièrement ces grands « guerroyeurs ». Aujourd'hui, ces lames sont encore d'excellente qualité, mais ce qui est perdu, c'est le secret de la forme et de l'élégance ; il faut savoir gré à M. Mélida de nous en avoir conservé au moins la mémoire.

V.-F. M.

L'ART A L'EXPOSITION

L'HORLOGERIE

L'horlogerie constitue officiellement la classe 26 à l'Exposition Universelle ; mais, pour l'étudier complètement, il est nécessaire de faire des excursions dans d'autres classes, de visiter le Bronze, l'Orfèvrerie et la Bijouterie. Cette industrie est obligée, en effet, de demander le concours des artistes de ces divers métiers pour donner une forme extérieure aux combinaisons mécaniques des savants. Dans une pendule et dans une montre, ce qu'on prise avant tout évidemment, c'est l'exactitude chronométrique ; l'objet a été

acheté sous cette condition. Mais généralement on ne reste pas indifférent au plaisir de compléter la satisfaction de ce besoin essentiel par la jouissance de l'agréable uni à l'utile. C'est ici, plus que partout ailleurs peut-être, que l'alliance de la fantaisie avec la logique, des belles formes extérieures avec le mérite de l'organisme interne, présente les exemples les plus intéressants et fournit matière aux observations les plus curieuses. Le champ des applications artistiques de l'industrie de l'horlogerie est plus vaste que dans aucune autre. Il va du monument au bijou minuscule. Un orfèvre sertit, avec aisance, une montre à répétition dans le chaton d'une bague, et il a fallu à maître Jehan des Orloges un véritable édifice pour loger, dans la cathédrale de Strasbourg, son colossal chef-d'œuvre où toutes les allégories de la philosophie et de la religion font cortège aux planètes et aux signes du Zodiaque. La science n'y impose point à l'art des dimensions et des formes rigoureuses. Aussi, nulle part ne rencontre-t-on plus d'inventions originales, ingénieuses et pittoresques, et autant de folies audacieuses, impertinentes et ridicules. Après avoir, devant quelques vitrines, rêvé des vieux maîtres du passé, on se prend, devant d'autres, la tête dans les mains, en se demandant avec anxiété si l'on n'est pas chez des aliénés.

Dans une étude d'exposition décennale, ce qui est intéressant, c'est de chercher à dégager la physionomie caractéristique de la production d'une industrie. J'ai essayé de le faire, mais je n'y ai point réussi. En céramique, en orfèvrerie, en bijouterie, etc., il m'a semblé qu'on pouvait déterminer, sans trop de réticences, les tendances des artistes, et même faire entrevoir ce qui, dans cinquante ans, sera le style de la fin de ce siècle. Ici, on perd entièrement son latin et, comme disait Boileau d'un horloger de son temps, on est forcé de s'avouer

..... l'homme de France
Qui sait le moins l'heure qu'il est.

Aucune section ne présente un pareil galimatias de styles, d'inventions et d'idées. Il y a de tout, dans ce capharnaüm, depuis la clepsydre de Vitruve jusqu'au cadran pneumatique, en passant par l'horloge du roi René et le coucou de la Forêt Noire. Il s'est trouvé un industriel original, qui a imaginé de reproduire ou d'interpréter d'après des gravures, des peintures et des sculptures, soixante-quinze vieilles horloges, en bois, en fer, en cuivre et en bronze. On se croirait au musée de Cluny, à la porte de Hal de Bruxelles ou au musée germanique de Nuremberg ; Viollet-le-Duc en pleurerait de joie, s'il était encore de ce

1. N° 43.

bas-monde archéologique. Des orfèvres érudits se sont ingénies à faire concurrence aux maîtres allemands et italiens de la Renaissance, par des chefs-d'œuvre où ils ont restauré habilement des procédés techniques disparus et continué, avec éclat, la tradition des ciselures délicates et énergiques, des compositions pleines de fantaisie et de grâce. Quant aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, Versailles, Fontainebleau, le Louvre, ont été tellement exploités que chaque œuvre importante

de Gouthières, de Boulle, de Passemont, de Gallien, etc., est tirée à presque autant d'exemplaires qu'un roman psychologique. Tous les genres ont été cultivés, sans préoccupation d'élimination des pièces les plus médiocres; on a tout reproduit, copié et imité, le bon, le mauvais et l'exécrable. Les brocanteurs célèbres s'en font des rentes foncières, en les vendant comme des originaux indiscutables aux grands collectionneurs qui raffolent aveuglément de tout ce qui est

vieux. Le premier Empire lui-même n'est point dédaigné, en dépit de ses formes sèches et anguleuses, de son symbolisme social et philosophique.

Les pendules de porcelaine de Sèvres imposent également des imitations audacieuses, qui n'épargnent rien, le bon sens ni le bon goût; les aiguilles des cadrans se promenant avec impertinence sur des paysages idylliques, sur des sujets d'histoire et d'amour.

Vous croyez peut-être que le romantisme



ENTRÉE DE LA SECTION DE L'HORLOGERIE.

disparu? Il refléurit là avec outrance. N'y a-t-il pas toujours quelque part des âmes sensibles, que la poésie des troubadours émeut et dont la clientèle, pour cette raison, n'est point à dédaigner? Cent pièces paraissent dessinées par Tony Johannot et Nanteuil. Ce ne sont que donjons, tours à poivrière, ruines d'abbayes et de manoirs, galants chevaliers, au casque empenné, qu'on coule devant les ponts-levis, hommes d'armes faisant des rondes derrière les créneaux des castels hérissés d'oriflammes, prisonnier de Chillon, etc.

Vient ensuite l'allégorie industrielle.

Plusieurs grandes maisons, qu'on dit prospères, ont créé là une branche spéciale de l'horlogerie. Locomobiles, pompes à vapeur, moulins, turbines, marteaux-pilons, steamers, voiliers, gouvernails de navires, hélices de bateaux, fonctionnent automatiquement, sous l'impulsion d'un mécanisme intérieur; les aiguilles courent sur les flancs des chaudières, sur les cylindres de pistons, sur les roues et dans les mâtures.

Des obus dernier modèle forment des cabinets de pendules, escortés de sabres-baïonnettes, de fusils Lebel, con-

vertis en flambeaux de cheminées. On ne peut rien rêver de moins gai.

... Tristement ce globe qui balance
Me fait compter les pas de la mort qui s'avance ¹.

J'hésite à parler d'une autre catégorie d'objets, qu'on pourrait fort exactement dénommer la section des horreurs. On y voit, convertis en pendules et en cartels, des fonds de casseroles et de poêles à frire, des bassinoires, des plats à barbe, des bains de pieds et des cuvettes; les boîtes s'accrochent à des cordes de puits,

¹ *L'Anglais à Bordeaux*, de Favart (*Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration* d'H. Havard).

à des potences de Montfaucon, à des treilles, à des fontaines Wallace, à des tours Eiffel, à des crémaillères de cheminées. Il n'est pas plaisant de penser

que, grâce au bon marché fantastique de cette production, on va en empes-ter les maisons d'ouvriers et de paysans et qu'il en résultera un abrutissement

d'imaginaires populaires, à jet continu. Mais revenons à l'art.

L'Orient a fourni, pour les petites et moyennes pièces, de nombreux motifs de



BEAUX-ARTS. — LE DEJEUNER DU RAMONEUR, tableau de M. Baslien Lepage.

décoration, dont l'adaptation est heureuse. Je trouve des huitaines, à boîtes émaillées dans le style persan, d'un goût fort délicat, des réveille-matin enfermés dans des corps de dragons chinois, de la plus pittoresque allure, des pendules de

voyage exquises, avec ivoires byzantins; mais il faut bien dire que la plupart de ces pièces sont des œuvres d'orfèvres et qu'elles atteignent des prix assez élevés. Toute cette production est un exemple intéressant d'un des principes

essentiels de l'esthétique industrielle : la forme doit correspondre à la fonction de l'objet. Forcé de donner le plus petit volume à la boîte qui contient le mouvement, de façon à rendre la pendule très maniable et d'un transport facile, l'artiste

a recherché des formes légères, sans saillies accentuées, sans hérissément de pinacles, d'acrotères et d'astragales, une décoration simple et riche à la fois. Ces exigences techniques ont été pour lui ce que la rime et le mètre sont au poète. Elles l'ont amené à condenser sa composition, à en harmoniser toutes les parties, avec une grande précision, et l'œuvre d'art est devenue ainsi l'enveloppe du mécanisme d'horlogerie, comme le vers est le vêtement de l'idée.

Avec la renaissance moderne de la sculpture et la découverte des procédés économiques de réduction, l'industrie a adopté une nouvelle forme, en contradiction radicale avec ce principe : la pendule socle. Le système contraire d'autrefois, dont les *Trois Grâces* de Falconet sont restées le type le plus célèbre, était de meilleur goût et un peu plus logique. Cette utilisation industrielle de la statuaire constitue une monstrueuse hérésie artistique. Il semble, d'ailleurs, que les fabricants qui s'y livrent, avec entrain et profit, en aient la conscience. J'ai constaté agréablement que dans la plupart des pièces de ce genre qui se trouvent à l'Exposition, on a disposé les cadrans de telle façon qu'ils sont à peine visibles; pas de fonds éclatants; un léger anneau de métal enserre les aiguilles, très ténues. C'est là un véritable socle qui paraît simplement orné. Cet aveu de culpabilité mérite quelque indulgence; il fait prévoir heureusement la conversion prochaine et complète des hérétiques, pénitents. Qu'on modèle en torchères, en cariatides, ou en gaines, toutes les déesses, nymphes et bacchantes qu'il plaira; qu'on les coule en cuivre, en fer, en plomb ou en stéarine, peu importe. Mais convertir en sujet de pendule ou en un instrument quelconque d'utilité mobilière la *Vénus* de Milo, le *Narcisse*, le *Jour et la Nuit* de Michel-Ange, etc., c'est une profanation qui, aux temps antiques, eût attiré le châtimement des dieux. Cela me rappelle la fantaisie épaisse d'un richissime amateur étranger, qui, pour témoigner publiquement, dans un banquet, de son ardente passion de l'art, avait imaginé de faire reproduire, en bouchons de bouteilles et de carafes, tous les chefs-d'œuvre de Phidias, de Polyclète et de Lysippe. On lui souhaita le châtimement de Midas; il l'avait bien mérité.

L'industrie des montres ne présente pas, au point de vue artistique, une moindre diversité de styles, de fantaisies et d'excentricités, et il n'est guère plus facile de tirer de l'analyse de son exposition des indices pour déterminer avec exactitude le caractère de la production pendant cette fin de siècle. La seule particularité évidente est le développement de la fabri-

cation de la montre d'art; ou qui, tout au moins, tend à passer pour telle. A aucune Exposition antérieure, je n'avais vu une proportion aussi considérable de pièces décorées. Le goût actuel du public riche est incontestablement porté vers ce genre, auquel il a été initié par l'organisation des musées d'art et d'industrie, par les expositions rétrospectives et par les ouvrages d'érudition artistique. En écartant, par principe, toute la catégorie des pièces dites de haute nouveauté, les pommes de parapluies et de cannes, les briquets ou porte-cigarettes, les bracelets, les noisettes, oignons, bonbonnières, etc., les pièces fabriquées spécialement en vue de l'Exposition actuelle, avec des tours Eiffel, des portraits de M. Carnot, des emblèmes et des allégories du centenaire, on peut déclarer, sans trop de présomption, qu'il y a dans cette section plus d'art, plus de goût et d'originalité, que dans la section des horloges et des pendules. L'imitation servile et banale du passé s'y manifeste moins audacieusement et les témoignages d'une préoccupation élevée de produire de belles œuvres y sont plus nombreux.

L'industrie française des horloges et pendules n'a pas, à l'Exposition, de concurrents; mais la Suisse lutte de puissance d'outillage, d'habileté technique et de goût avec la France, dans la section des montres. Elle a envoyé de fort belles pièces, d'une forme gracieuse et d'une décoration artistique. Les ciseleurs et les graveurs ont cherché, sans faire de la compilation ni du vieux neuf, des inspirations fécondes dans les meilleures époques d'art, tant en Italie et en Allemagne qu'en France; ils se sont ingéniés à varier les procédés de décoration, à mettre de la couleur dans leurs compositions, par des alliages habiles de métaux et par l'emploi intelligent des émaux modernes et anciens.

Nos artistes, cependant, ne leur sont inférieurs en rien; ils n'ont ni moins de passion pour leur métier, ni moins de souci de la perfection, et, tout chauvinisme écarté, je n'hésite même point à tenir encore non seulement les Parisiens, mais ceux de Besançon, comme les vrais maîtres pour faire une pièce d'art. L'Exposition en est la preuve éclatante. Il y a là des œuvres exquises, aussi originales qu'élégantes et d'un travail fort précieux. J'ai eu grand plaisir également à découvrir que les montres à matières de prix, perles, diamants, pierres, sont moins nombreuses qu'autrefois; que les pièces à bon marché témoignent toujours, par quelque côté, d'une préoccupation d'art. Dans des fantaisies excentriques même, des réveille-matin de poche, des montres à mouvements invisibles, des cigales qui,

par leur cri, remplacent le traditionnel nœud de mouchoir, on a fait appel au concours d'un artiste pour donner une plus-value à la trouvaille de l'inventeur. C'est là un indice très caractéristique du développement du goût.

En résumé, cette grande industrie nationale de l'horlogerie est en progrès; nous devons nous en féliciter, car elle occupe plus de 60,000 ouvriers, et donne lieu à un mouvement commercial annuel d'environ 65 millions de francs.

MARIUS VACHON.

L'EXPOSITION DU BRÉSIL

L'étude de la situation actuelle du Brésil nous est rendue facile par une série de publications faites sous la direction de M. de Santa-Anna Nery, journaliste brésilien, qui écrit le français de façon à nous faire envie, et qui est un économiste estimé en même temps qu'un bon écrivain. C'est d'abord un grand ouvrage, *Le Brésil en 1889*, rédigé avec le concours d'un certain nombre de littérateurs et de savants nationaux; puis c'est un *Guide de l'émigrant au Brésil*, et enfin une *Notice* descriptive sur le Brésil à l'Exposition de 1889. On trouve dans ces publications un ensemble de renseignements qu'on demanderait vainement à d'autres documents français. Il convient cependant de les manier avec prudence. Je ne sais pourquoi les totaux quinquennaux y sont constamment donnés pour des moyennes, ce qui pourrait induire gravement en erreur.

Le Brésil avait exposé en 1867 et s'était abstenu en 1878. Il y avait donc vingt-deux ans qu'il ne s'était présenté à notre examen. Il l'a fait cette fois avec une ampleur dont il faut remercier les particuliers qui ont pris l'initiative de son Exposition.

Trois grands faits dominent son histoire économique pendant cette période: l'émancipation des esclaves et l'accroissement considérable de l'immigration qui en est la conséquence; l'ouverture du bassin de l'Amazonie au commerce; le développement extraordinaire de la culture du café.

Le recensement de 1872, le dernier qui ait été fait, avait relevé l'existence de 1,510,806 esclaves sur une population totale de 9,930,472 habitants. L'asservissement de ces malheureux était une honte, mais la question était de savoir si la suppression de cette honte n'entraînerait pas la ruine des cultures du pays. Il n'a point manqué de prophètes de malheur pour prédire au Brésil qu'il ne remplacerait pas le travail servile et que par conséquent c'en serait fait de sa force productive. Il est consolant de constater que ces prophètes se trompaient et que, pour cette fois, la fortune a été du côté de la générosité.

La loi qui a émancipé définitivement les esclaves, et qu'on a baptisée du beau nom de « loi dorée », n'est que du 13 mai 1888; elle n'a donc pas encore donné ses conséquences, mais l'expérience du passé permet de les attendre sans inquiétude. En effet, la traite étant supprimée, l'esclavage ne se recrutant plus, et une série de mesures d'affranchissement ayant été prises, le nombre des esclaves avait été réduit de moitié

en seize ans; il était tombé à 723,419 en 1888. Si la force productive du Brésil avait dépendu de l'esclavage, elle aurait dû baisser à proportion. C'est le contraire qui est arrivé. A ne consulter que les statistiques agricoles, on ne soupçonnerait même pas cette disparition graduelle de la main-d'œuvre servile. De 177 millions de kilos pendant la période 1872-1877, la production du café s'est élevée à 400 millions pendant la période 1882-1887.

Ce café, quelqu'un l'a cultivé. Qui donc a remplacé le nègre esclave? Ce n'est pas le nègre libre, car il est un médiocre travailleur. C'est l'immigrant européen.

Tant que subsistait l'esclavage, il était impossible d'organiser l'immigration sur une grande échelle. Comment le blanc allant chercher l'aisance au loin serait-il venu dans un pays où il avait à subir la concurrence de travailleurs non rémunérés? La dépréciation de la main-d'œuvre l'éloignait. Aussi est-ce seulement depuis l'imminence de l'affranchissement que le Brésil a pu détourner vers ses ports quelques-uns de ces courants qui versent le trop-plein de la population de l'Europe sur les terres neuves de l'Amérique.

C'est-à-dire que tant que durait l'esclavage, nulle perspective ne s'ouvrait devant lui. Quatre millions de blancs, mêlés à six millions de nègres, d'Indiens, de métis et de mulâtres, ne pouvaient compter que sur le surplus des naissances pour remplir un pays presque aussi grand que l'Europe. Aujourd'hui, au contraire, les immigrants commencent à affluer et le Brésil peut rêver une destinée aussi prompte et aussi brillante que celle de son rival en étendue, les États-Unis de l'Amérique du Nord. Le grand acte d'humanité qu'il vient d'accomplir a causé quelques ruines particulières parmi les propriétaires d'esclaves, mais il a désobstrué son avenir.

Le Brésil presque tout entier est situé entre les tropiques. San-Paulo, Minas-Geraes, où se porte de préférence l'immigration italienne, sont des provinces tropicales. *A priori*, il semble que l'Européen ne saurait se livrer à une occupation manuelle sous le climat que de pareilles latitudes supposent; mais il faut se rendre à l'évidence, ce pays jouit à ce point de vue d'immunités particulières. Les plateaux élevés qui bordent la côte offrent au Sicilien une température sensiblement semblable à celle qu'il a quittée; les chaleurs ne sont pas plus fortes, la différence est qu'elles sont plus constantes et qu'il n'y a point d'hiver. Aussi les immigrants s'y accoutument-ils fort bien; ils y travaillent la terre; ils y prospèrent. On évalue à dix millions de liras les sommes qu'ils font passer chaque année en Italie.

Les Allemands et les descendants d'Allemands qu'on appelle Teutons colonisent plus volontiers dans les provinces méridionales, qui sont plus tempérées. On dit qu'ils sont dès maintenant 180,000.

M. de Santa-Anna Nery et ses collaborateurs sont persuadés que cette salubrité du climat brésilien s'étend jusqu'au bassin de l'Amazonie. En dépit de l'autorité des naturalistes Agassiz et Wallace et de quelques autres observateurs qu'ils citent, j'avoue que je conserve mes préventions; je ne puis, jusqu'à plus ample expérience, me résoudre à croire que cette immense plaine basse et humide, soumise aux rayons directs du soleil équatorial, devienne jamais un habitat où la race blanche pourra vivre d'une façon continue et se reproduire. Le fait serait

sans précédent dans l'acclimatation; ce n'est point une raison pour qu'il ne se produise pas; seulement, jusqu'à ce qu'il soit confirmé, authentique et indéniable, un peu de scepticisme est permis.

Mais si les blancs ne peuvent pas résider en permanence dans les pays trop chauds et s'y livrer à l'agriculture, ils peuvent y résider temporairement et s'y livrer au commerce. Aucun point du monde ne saurait se soustraire à leur activité. Même réduit à ce rôle de pays d'exploitation, l'Amazonie a une importance économique dont il est impossible actuellement d'apercevoir les limites.

De tous les laboratoires terrestres où la nature s'est livrée à la création des formes végétales et animales, aucun n'a été aussi fécond. Agassiz en donnait une idée en comparant aux cent cinquante espèces de poissons que donnent toutes les eaux de l'Europe réunies les 1,200 espèces qu'il avait pêchées dans un seul petit lac au bord du fleuve. Il en va de même pour les espèces de plantes, qui sont innombrables. Les forêts, merveilleuses par l'opulence de la végétation, le sont aussi par la variété des essences. C'est un répertoire de richesses naturelles que l'homme est loin encore d'avoir complètement inventorié.

La plus recherchée en ce moment est le caoutchouc, qui a produit en Amazonie une fièvre d'immigration assez semblable à celle de l'or en Californie jadis. Beaucoup de Brésiliens y sont accourus; la seule province de Ceara (désolée, il est vrai, par une succession de sécheresses) s'est vue abandonnée par 60,000 de ses habitants. Beaucoup d'étrangers aussi. Les maisons françaises ont, avec les maisons portugaises, la part la plus importante à ce commerce.

Le caoutchouc n'est autre chose que la sève de divers arbres. Le chercheur de caoutchouc, après avoir reconnu une forêt, y trace des sentiers, entaille les arbres, place au-dessous de la plaie des vases où tombe la sève, puis tous les soirs il vide ces vases et ramasse la sève dans des seaux. C'est alors un liquide épais et blanc comme du lait. Le chercheur de caoutchouc allume un feu où il jette les fruits d'un palmier qui ont la propriété de produire une fumée très épaisse. Il trempe une espèce de pelle dans l'un des seaux et la passe au-dessus de cette fumée; le liquide qui est resté autour se fige alors en caoutchouc; il la retrempe dans le liquide, la repasse dans la fumée et répète l'opération jusqu'à ce qu'il ait obtenu une grosse boule. On verra des échantillons de ces boules à l'Exposition; comme on les a fendues en deux par le milieu, on pourra observer les couches successives formées autour de l'empreinte de la pelle. Ce procédé a des inconvénients: il est long, il mélange le caoutchouc de suie, et il abîme la vue des chercheurs exposés à l'épaisse fumée. On vient d'en découvrir un infiniment plus simple: un peu de sucre mêlé à la sève suffit à la faire prendre. On voit aussi à l'Exposition des échantillons de caoutchouc ainsi obtenu.

En 1867, le port de Para, par lequel se font toutes les expéditions de l'Amazonie, n'exportait que 3 millions de kilogrammes de caoutchouc. En 1888, il en a exporté 15 millions.

D'autres produits naturels sont exploités, mais avec des intermittences qui dépendent des variations des prix du caoutchouc. Le caoutchouc baisse-t-il, les aventuriers qui battent les forêts amazoniennes cherchent d'autres récoltes. Le cacao et les toucas, dont on extrait

de l'huile, donnent les plus importantes. Un industriel a exposé, dans une des travées du palais des Industries diverses, du côté des Arts libéraux, quatre cacaoyers de grandeur nature, portant des fruits, dont quelques-uns sont ouverts de manière à laisser voir les graines qui fournissent le cacao. Cette reproduction artificielle est fort bien faite.

J'imagine que l'agriculture tendra de plus en plus à se spécialiser. Ce sera le résultat de la facilité des communications entre les diverses parties du globe.

L'idéal de l'ancien paysan français, qui vivait très isolé dans son village, était de récolter tout ce qui était nécessaire à sa maison. Il en arrivait à se passer entièrement des autres, mangeant son blé, buvant son vin ou son cidre, tissant sa laine et son chanvre. Il n'achetait rien, mais il ne vendait rien non plus, et la diversité de ses cultures, en le retenant toute l'année couché sur la terre, lui faisait une existence extrêmement pénible pour de très maigres profits.

Les agriculteurs à qui il est possible de se consacrer à un seul produit sont bien moins accablés de travaux. M. Daireaux raconte dans son ouvrage sur *la Vie et les mœurs de la Plata*, comment il suffit au laboureur argentin de deux mois de fatigue pour ensemençer et récolter son blé. Après quoi le reste de l'année est pour lui un long loisir. Il me paraît probable que chaque région du globe tendra ainsi à porter tout son effort sur la culture qui lui convient le mieux et à demander aux autres, par voie d'échange, les denrées à la production desquelles elle est moins propre. Une grande diminution de peine s'ensuivra pour le paysan.

Si cette division du travail agricole est opérée un jour, le Brésil sera certainement la terre réservée au café. Depuis l'Amazonie jusqu'au Rio-Grande-do-Sul, c'est-à-dire dans toute sa longueur, le café se plaît sur ces terres montagneuses et sur ces plateaux. Il serait capable d'en fournir à lui seul le monde entier, et déjà les prix auxquels il le produit en ont découragé la culture dans d'autres pays moins favorisés. L'Exposition du Champ de Mars offre au public une collection d'échantillons extrêmement variés. Le café a ses crus comme le vin et naturellement, sur une aire aussi étendue, il en pousse de toutes les qualités. A une extrémité de l'échelle, les premières qualités ont le grain petit et rond du moka; à l'autre, le mariagogipe montre des graines d'une dimension extraordinaire, mais dans lesquelles la saveur n'est pas en raison de la grosseur. On l'a vu plus haut, la production du café au Brésil s'est élevée à 400 millions de kilos pendant la période 1882-1887. Elle a presque décuplé depuis cinquante ans.

Les cultures brésiliennes qui fournissent les plus fortes exportations après le café sont, par ordre d'importance, le sucre (50 millions de francs pendant les années 1884-1887) et le coton (30 millions pendant la même période). Toutes deux présentent cette particularité locale, qu'elles sont possibles et rémunératrices pour les petits cultivateurs. Un immigrant fait le travail de deux hectares de cannes à sucre ou de trois hectares de cotonniers. Il vend ses cannes à des usines centrales dont le gouvernement brésilien encourage la fondation en leur accordant une garantie d'intérêt.

Puis viennent, comme articles d'exportation, les tabacs, dont la régie française achète d'assez grandes quantités; les cuirs fournis surtout par

les provinces du Sud, où les Allemands se livrent à l'élevage des bestiaux; les bois dont les forêts tropicales contiennent une réserve, pour ainsi dire, inépuisable; enfin, une foule de produits dont le commerce est encore trop restreint pour qu'il soit utile de les énumérer et dont on trouvera, du reste, des échantillons au Champ de Mars.

Telles sont, avec les mines dont l'exposition remplit la vitrine centrale du Palais, les principales sources des richesses actuellement exploitées au Brésil. Parallèlement au développement de leur mise en œuvre, ont été accomplis depuis vingt-deux ans des progrès que M. de Santa-Anna Nery et ses collaborateurs font ressortir avec une fierté facile à comprendre. Le chiffre de la population a passé de 10 à 14 millions d'habitants, celui de l'immigration annuelle de 10,000 à 132,000 colons, celui du commerce extérieur de 600 à 1,250 millions. Les recettes budgétaires sont montées de 233 à 570 millions. On a construit près de 10,000 kilomètres de chemins de fer, représentant un capital de 1,560 millions; 9,000 autres kilomètres sont dès maintenant concédés. Les établissements de crédit et d'escompte se sont multipliés. Le papier-monnaie, après avoir longtemps perdu au change, fait aujourd'hui prime sur l'or.

A quoi serviraient les Expositions internationales si ce n'est à une sorte de bilan de notre situation commerciale?

C'est donc le cas de se demander dans quelle mesure la France participe au mouvement d'affaires

par la prise de possession graduelle des immenses territoires brésiliens. La réponse n'est point flatteuse : dans une mesure de plus

quantité de moins en moins grande de nos produits manufacturés. De 76 millions en 1880, le montant de nos exportations est tombé à 59 en 1887. Les Anglais, les Allemands, les Italiens et les Portugais nous font une concurrence que nous ne savons pas soutenir.

M. de Santa-Anna Nery attribue ce phénomène à une cause générale et à une cause particulière.

Il expose la cause générale de la façon suivante : « Un peuple ne maintient ses débouchés commerciaux dans les pays neufs et lointains que de deux manières : en leur fournissant des capitaux ou en leur envoyant des bras. L'Italie, le Portugal et l'Allemagne nous donnent les bras dont nous avons besoin. L'Angleterre nous fournit les capitaux nécessaires à notre outillage. La France ne nous fournit ni bras ni capitaux. Bien plus ! une circulaire du gouvernement du 16 Mai interdit l'immigration pour le Brésil. »

La cause particulière est l'énorme droit de douane dont le café est frappé à son entrée en France, 1 fr. 56 par kilogramme : ce qui double exactement le prix des cafés communs et en restreint l'usage dans la population. Le grand produit d'échange du Brésil étant le café, M. de Santa-Anna Nery considère comme une conséquence logique que les échanges du Brésil

diminuent avec un pays où la consommation du café est ainsi entravée. Son raisonnement me paraît assez probant.

PAUL BOURDE.



BOUTIQUE GALLO-ROMAINE.

en plus restreinte. A mesure que croît le commerce extérieur du Brésil, son commerce spécial avec la France diminue. Nous lui demandons une quantité de plus en plus grande de ses produits naturels, mais il nous demande une



INTÉRIEUR D'UN POTIER ATHÉNIEN.



DÉBARQUEMENT, A DOUVRES, PAR UN GROS TEMPS, DES VOYAGEURS REVENANT DE VISITER L'EXPOSITION DE PARIS.

SEAUX. IMP. CHARA'BE ET FILS.

Ayuntamiento de Madrid

